

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL VI.

MONTREAL, 28 AOUT, 1897.

No. 150

SOMMAIRE

Fin d'année, *La Direction* — Les honneurs partagés, *Vieux-Rouge* — La réforme scolaire, *Magister* — Réforme avortée, *Vindex* — Les plaques du Sacré-Cœur — Pour le denier de St. Pierre s. v. p. — "Pauvre" vicaire — Mensonge et violence — La villa des suicides, *C. Roussel* — FEUILLETON : Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

FIN D'ANNEE

La vacance est terminée, et en même temps finit notre troisième année d'existence. La direction du RÉVEIL tient à constater ici que depuis le 1er septembre 1894, il lui a été impossible de publier six numéros. Si l'on considère les influences qui se sont coalisées pour le faire tomber, il faut bien admettre que c'est un beau résultat.

Dans le premier numéro de sa quatrième année d'existence, *Vieux Rouge* fera une revue des événements auxquels le journal a été mêlé depuis son existence.

De plus, un des anciens collaborateurs du CANADA-REVUE doit envoyer un article intitulé *Autour d'une mitre*, si les renseignements qu'il attend lui viennent assez tôt.

LA DIRECTION.

LES HONNEURS PARTAGES

Nous ne sommes pas toujours les gens grognons qu'on nous croit et qu'on nous dit être. Lorsque nous nous plaignons des sauteurs qui salissent notre parti, ce n'est pas de gaieté de cœur que nous constatons les dangers qui en résultent pour le gouvernement libéral. Nous aimerions bien autrement mieux pouvoir dire que tout va bien, que la consolidation du pouvoir sur des bases bien libérales se fait rapidement et sûrement, que les vieux amis ne sont pas oubliés et que les bureaux s'épurent des faiseurs et des manipulateurs des régimes précédents.

Cela ne nous empêche pas de suivre d'un œil attentif le mouvement politique et de le suivre d'un œil beaucoup plus sympathique qu'on ne le croit généralement.

Les récits du voyage de l'hon. M. Laurier à Paris et l'annonce de la dénonciation des traités belge et allemand sont deux choses qui nous réjouissent profondément et nous tenons à enregistrer sans réserve notre appréciation de ces deux événements. La dénonciation des traités par lesquels notre action était limitée au bon vouloir de l'Angleterre est d'une importance capitale. C'est le complément absolu de notre pouvoir de self government. C'est l'achèvement de l'œuvre de la Confédération.

Cette dénonciation n'a pu s'opérer qu'à la suite d'une pression très énergique de M. Laurier ; ce n'est pas là une politesse banale de jubilé, c'est un mouvement diplomatique très grave pour l'achèvement duquel M. Laurier a dû faire preuve d'énergie et d'influence et son succès mérite les plus grands éloges auxquels nous nous associons sincèrement.

La liberté de conclure des traités de commerce a été longtemps un des buts vers lesquels le parti libéral tendait le plus ardemment. Les hommes les plus avancés de ce parti ont toujours vu dans l'obtention de cette latitude le pas le plus avancé vers l'indépendance totale et ne se sont jamais caché pour dire que c'était là leur objet suprême. Dans ces conditions, que M. Laurier ait demandé et obtenu cette transformation du régime anglais c'est un coup d'audace et un vrai triomphe.

Le Canada devient libre de faire affaire avec qui il veut sans consulter personne. C'est un grand point noblement conquis.

La décoration de l'hon. M. Laurier par le président Faure a été une autre victoire éclatante. Il n'est un secret pour personne que le premier ministre canadien n'allait pas en France sous des auspices aussi favorables qu'en Angleterre. M. Laurier qui, comme il le dit lui-même est d'instinct *British*, n'avait rien sauf son origine et la tournure française de son nom qui le désignât à la faveur de la population française. Il professe sur les idées, le caractère et le sentiment français des opinions trop anglaises pour être amiables et il était à craindre que l'accueil n'eût pas toute la cordialité que nous désirions. Les Français ont fait un grand pas et ont montré une délicatesse qu'il faut noter, en ne tenant pas compte des préventions intimes du représentant pour ne songer qu'aux chaudes amitiés du peuple qu'il représentait. M. Laurier a été reçu à bras ouverts ; il a été décoré par le président Faure, nommé grand officier de la Légion d'Honneur, tous les corps constitués l'ont salué et accueilli et finalement, dans un grand banquet extra-officiel il a été salué par l'élite de la France intellectuelle, com.

merciale, industrielle, politique et financière.

Là s'il faut en croire les dépêches, l'hon. M. Laurier a mis du baume sur les blessures qu'avait pu faire aux cœurs français la façon légère dont il avait parlé de Waterloo à Londres en annonçant aux parisiens la bonne nouvelle que les Français allaient pouvoir jouir au Canada des avantages commerciaux dont les Allemands venaient d'être exclus.

Il n'en fallait pas plus pour soulever un enthousiasme sans borne et cette nouvelle lancée au bon moment a fait de M. Laurier l'homme le plus populaire de Paris.

Nous l'en félicitons. Ce sont deux grands succès qu'il fallait enregistrer et nous le faisons joyeusement en souhaitant bon retour au premier ministre.

Il nous revient maintenant assez tort pour exécuter des réformes qui s'imposent.

VIEUX ROUGES.

LA REFORME SCOLAIRE

Nous sommes heureux de constater que l'acte quelconque que nous réclamions la semaine dernière afin de prouver que décidément on veut entrer dans la voie des réformes, ait reçu un commencement d'exécution, et nous ne sommes pas moins heureux de savoir que cette réforme est proposée avec vigueur et franchise par M. Paul G. Martineau.

Voici la lettre qu'il a adressée mercredi à la *Presse*, lettre qui nous dispense de nous interposer entre son signataire et nos lecteurs :

" Me faisant l'interprète du sentiment et du désir unanime des contribuables et particulièrement des ouvriers, j'ai proposé hier soir, à la séance régulière de la commission scolaire, une motion à l'effet de réduire de près de la moitié le prix des livres que vendent les principaux des

institutions, à leur profit, dans chaque école. Cette motion a été référée à un comité composé de M. le Grand Vicaire Racicot, de M. le curé Leclerc et de moi-même, qui doit s'assembler demain et faire rapport à une assemblée spéciale des commissaires, qui aura lieu vendredi matin, à 9 heures et demi.

fo " Je n'ai aucun doute que cette première réforme scolaire sera adoptée par les commissaires et qu'une réduction considérable sera ainsi faite dans le prix des livres. Le peuple la réclame et ce serait inutilement s'opposer à sa volonté, qu'il saura bien, en une matière aussi juste et importante pour lui, faire définitivement triompher. Les principaux eux mêmes seront, je l'espère, heureux de coopérer à cette réforme, de se mettre à l'unisson du sentiment populaire, même au prix de quelques sacrifices.

" Cependant, comme il s'agit, après tout de commencer la réforme, il se peut que la majorité hésite à entrer la première dans la nouvelle loi. Je dis la première, mais je me trompe. Les commissaires protestants ont depuis longtemps défendu à leurs principaux ce commerce de livres. Nous n'allons pas aussi loin. Nous ne demandons qu'une réduction dans les prix. Sur refus, je m'adresse à toute la presse pour venir efficacement en aide aux parents qui se plaignent depuis longtemps. Que chacun des journaux de Montréal vendent dans leurs bureaux des livres d'écoles aux prix les plus réduits possibles pendant la première semaine scolaire, savoir celle qui commencera lundi prochain. Les classes s'ouvrent ce jour-là, qu'elles soient ajournées à mercredi, afin de permettre à tous les enfants de venir acheter aux bureaux de la *Patrie*, de la *Presse*, du *Monde Canadien*, des *Nouvelles*, de *La Minerve*, du *Signal*, les livres dont ils ont besoin à des prix absolument raisonnables. Il est possible pour nous de fournir une preuve tangible de notre sincérité, donnons là, et soyons à la hauteur de nos déclarations et de nos protestations.

" PAUL G. MARTINEAU."

La motion présentée par M. Paul G. Martineau à la commission scolaire porte, en outre de quelques objets de peu d'importance, sur la révision des prix de vente des livres d'école. Aux termes de cette motion, les dits livres seront tarifés raisonnablement, et cette réforme permettra aux parents de réaliser une notable économie

dans l'achat jusqu'alors si onéreux des livres classiques.

Voici le tableau dressé par l'auteur de la motion :

	Prix coûtants		Prix proposés	Prix actuels
	cts	cts	cts	cts
Catéchisme	5	6		10
Premier livre, Frères.....	7	8		10
Premier livre, Montpetit....	8	9		12
Deuxième livre, Montpetit....	13	15		20
Troisième livre, Montpetit....	17	20		25
Quatrième livre, Montpetit....	28	30		40
Cinquième livre, Montpetit....	35	40		50
Grammaire franç. A Robert....	10	12		15
Exercices orth., Robert.....	17	20		25
Grammaire complète Robert.	21	23		30
Exercices orth. comp. Robert...	20	23		30
Cours de style et comp 1 ^e année	25	28		35
Cours de style et comp 2 ^e année	25	28		35
Histoire sainte, Rossignon....	11	13		15
Histoire de France, Rossignon	11	13		20
Géographie intermédiaire....	35	40		45
Dictionnaire Bénard.....	60	65		75
Dictionnaire Larousse.....	60	65	\$1	00
First Reader, 1 ^{ère} partie. ...	5	6		7
First Reader, 2 ^{ème} partie	8	9		10
Second Reader.....	20	23		30
Third Reader.....	30	35		40
Fourth Reader.....	45	50		50
Fifth Reader.....	45	50		50
Book-Keeping.....	60	65		75
Flanelle.....	25	28		35
Cours de style.....	25	28		55
Swinton.....	20	22		25
Blancs de tenue de livres.....	30	35		40
Blancs de tenue de livres....	45	50		60
Arithmétique.....	40	23		25
Arithmétique comm.....	55	60		70
Cahiers d'écriture.....	7	8		10
Cahiers de devoirs.....	7	8		15
Cahiers de notes.....	3	4		6
Dessin et crayon.....	5	6		8
Papier à devoirs.....	3	4		5

Ce n'est, on le voit, qu'une réforme financière, mais elle est d'une extrême importance néanmoins. De plus, elle marque la première étape dans la voie des rema-

niements, une attaque contre la routine, et, à ce titre, elle obtient nos suffrages sans réserve.

Lorsque cette réforme sera un fait accompli, lorsque les intéressés auront dû faire le sacrifice de leurs illicites profits, ils seront moins rébarbatifs pour les transformations que l'on devra faire subir aux livres. Après tout, se diront-ils, puisque nous n'en tirons plus de bénéfices, que nous importe de vendre des insanités ou des bons livres ! Et comme, au demeurant, les principaux sont de braves gens, ils préféreront encore vendre les bons livres.

MAGISTER.

REFORME AVORTEE

Notre collaborateur *Magister*, dans une autre partie du *RÉVEIL*, chante victoire un peu trop vite.

Il lui a suffi d'avoir connaissance de la motion de M. Paul G. Martineau pour se livrer à un doux espoir relativement à l'abolition des droits exorbitants qui pèsent sur les livres classiques dont on impose l'achat aux élèves.

Le vœu de M. Paul G. Martineau n'était qu'un vœu, vœu honorable et raisonnable, par conséquent vœu quasi stérile.

Les commissaires de la commission scolaire catholique, réunis vendredi dernier, l'ont bien prouvé. Ces braves commissaires n'ont pas osé mettre au panier la motion de M. Paul G. Martineau, mais ils lui ont fait des funérailles hypocrites autant que définitives.

Ce que demandait M. Paul G. Martineau, au nom des pères de famille, c'était la cessation du monopole des principaux pour la vente des livres d'école et l'abais-

sement sensible du prix de ces livres. Il avait, à cet effet, dressé un tableau du prix coûtant et du prix actuel de ces livres, et il avait, sur ces données, établi un tarif raisonnable.

Eh bien, ce tarif a été repoussé, et les commissaires, très satisfaits des choses du bon vieux temps, ont cru devoir proclamer qu'il " n'y avait pas lieu de changer le système suivi jusqu'ici dans le mode de vente des livres d'école."

En conséquence, messieurs les principaux continueront, comme par le passé, à tenir boutique de librairie et de papeterie, attendu que ces messieurs, à l'aide des profits qu'ils tirent de ce négoce, se livrent avec délices à la philanthropie.

Nous aimons mieux le croire que d'y aller voir. Seulement, nous nous demandons, lorsque des réformes plus importantes seront proposées, comment les commissaires accueilleront ces propositions, puisque, pour une réforme si raisonnable, si simple, si juste et si facile à réaliser on repousse les vœux de toute une population.

Sans doute, on a abaissé légèrement les prix de quelques ouvrages ; mais la proportion de cette réduction est si ridiculement faible, elle est si peu en rapport avec le prix coûtant comparé au prix de vente, que le mauvais vouloir de la commission saute aux yeux.

Nous protestons donc contre la comédie jouée par les commissaires, et nous nous proposons, puisqu'ils semblent vouloir moisir dans la routine, de leur remuer le sang de telle façon qu'il faudra bien qu'ils s'agitent, non comme ils le voudront, mais comme le peuple le voudra.

C'est lui qui paye, c'est donc à lui de commander.

VINDEX.

Les plaques du Sacré-Cœur

Nos cléricaux, on le sait, s'entendent merveilleusement à la réclame commerciale, spéculant admirablement sur la bêtise humaine ; jamais cependant ils n'étaient allés aussi loin dans cette voie de la pieuse et audacieuse spéculation que ces temps-ci, s'il faut en croire notre excellent confrère, le *Phare de la Bretagne* :

" J'avertis charitablement MM. les agents d'assurances qu'il peuvent dès à présent jeter leurs portefeuilles par-dessus les moulins incendiés. Il n'y aura plus besoin de leur verser des primes ruineuses pour être assuré contre le feu.

Je l'ignorais encore hier mais ce matin un prospectus, émanant des religieuses franciscaines de Romorantin est heureusement venu m'éclairer. Ce prospectus est un pur chef-d'œuvre et je m'enpresse de le reproduire en respectant sa disposition typographique :

VIVE † JESUS
AU NOM DU SACRE CŒUR
Nous vous en supplions
NE NOUS REFUSEZ PAS

M.

Pour assurer l'avenir des écoles congréganistes dans la population presque exclusivement ouvrière et pauvre de Romorantin, M. le curé et les dames directrices de l'œuvre du Sacré-Cœur osent solliciter de votre charité une aumône au nom du Cœur de Jésus.

Dans ce but, nous nous occupons de répandre cette grande dévotion au Sacré-Cœur et tout particulièrement.

<p>Les nouvelles Plaques DE CONSECRATION ET DE SAUVEGARDE du Sacré-Cœur de Montmartre</p>

Les Chapelains de la basilique désirent propager ces plaques le plus possible. Ils voudraient les

voir sur toutes les portes des maisons, appelées qu'elles sont à attirer les bénédictions du Ciel partout où elles sont posées, ainsi que sur les murs de nos propriétés, comme une plaque d'assurance, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, selon la volonté de chacun ; elles sont une sauvegarde de nos intérêts.

Ces plaques ont été bénites à la basilique de Montmartre et déposées au pieds du T. S. Sacrement pendant une nuit d'adoration nocturne (*sic.*)

PRIX : 1 FRANC

Nous vous serions bien reconnaissants de nous aider à propager les plaques."

Ce dévôt boniment n'est-il pas une perle ? Et les plaques d'assurance du Sacré-Cœur ne sont-elles pas une trouvaille ? Il ne faudrait pas avoir vingt sous dans sa poche pour reculer devant l'achat de la plaque bénite !

Attendez, ce n'est pas tout. Les Franciscaines de Romorantin ont plusieurs cordes à leur arc. Voici les " assurances " spéciales qu'elles peuvent vous accorder moyennant finances :

Pour un second franc, elles vous enverront avec la plaque, le " scapulaire rouge " dit Miraculeux, renfermant des reliques de la B. Marguerite-Marie, qui protège dans les dangers.

Encore un franc, et le nouveau scapulaire de Saint-Antoine, qui a touché le reliquaire où la langue du saint est miraculeusement conservée, vous assurera contre les tentations et les fautes !

Que si vous vouliez vous fendre d'une quatrième pièce blanche, un scapulaire du Sacré-Cœur vous assurerait contre les maladies.

Mais, allez jusqu'à cinq francs — une thune — Le " Bref ou lettre de Saint-Antoine de Padoue franciscain " vous assurera alors contre les microbes !!!.....

Au cas où votre femme serait enceinte, assurez-la contre les risques d'une délivrance malheureuse. Il vous suffira de faire venir de Romorantin la bénédiction miraculeuse de saint François d'Assises, imprimée sur étoile avec la photographie.....

Lancées en si belle voie, les Franciscaines de

Romorantin ne s'arrêteront pas et bientôt, je l'espère, elle assureront tour à tour contre la grêle, le phylloxéra le chômage ou l'humeur des belles-mères.

Elles ne peuvent ainsi manquer de gagner beaucoup d'argent, puisque leur système consiste à percevoir les primes sans jamais rendre la monnaie. Car, il est bien entendu, n'est-ce pas, que si le feu, malgré la plaque, venait à dévorer votre maison, on ne vous rembourse ni le prix de la maison, ni vos vingt sous. Vous vous débrouilleriez avec le Sacré-Cœur.

C'est égal, je regrette que les doublures de mes poches se touchent en une promiscuité aussi désolante. J'aurais envoyé aux Franciscaines une " roue de derrière " pour jouir des multiples avantages que je viens d'énumérer.

Mais, j'y pense, pour la réclame que je viens de leur tailler, ne pourraient-elles pas....? — Etre assuré à l'œil contre le feu, les microbes, les tentations et les femmes enceintes, quel rêve !...."

Pour le denier de Saint Pierre S.V.P.

Si l'admirable artiste qu'est Mme Eugénie Buffet veut se sanctifier sur terre pour gagner le Ciel, elle n'a qu'à recommencer, mais au nom du pape, cette fois, sa tournée dans les cours parisiennes.

Et les sous qui tomberont dans son tablier représenteront pour elle autant d'indulgences plénières, si elle veut bien en expédier le total à Sa Sainteté Léon XIII, prisonnier en Vatican, à Rome.

Il paraît en effet, et vous m'en voyez tout mari, qu'il y a un abaissement considérable dans les recettes du Denier de Saint-Pierre. " Ça ne biche plus ! " m'écrierais-je, si j'étais Gavroche, mais je ne suis pas Gavroche et, m'exprimant moins irrespectueusement, je dis : " Mince v'la la galette qui ne rapplique plus ! "

C'est l'abomination de la désolation prédite par les prophètes.

Ce qui est plus particulièrement navrant, c'est que cette diminution se fait surtout sentir dans les envois de France. Voilà qui ne nous fait

guère honneur, ô mes compatriotes !

Il est donc temps, grand temps, que de sa belle voix grave et chaude, Eugénie Buffet s'en vienne, pour le Denier de Saint Pierre, faire appel à la bonne volonté de tous. On a beaucoup de besoins à la cour pontificale ; aussi le secrétaire d'Etat de Léon XIII vient-il d'adresser une circulaire à tous les diocèses "invitant les évêques à stimuler le zèle de leurs ouailles."

Pour que les princes de l'Eglise ne dansent pas—tel David en présence de l'arche—devant le buffet, chantez, ô Eugénie *dito* :

Sois bonne, ô ma chère inconnue..
Fais-moi la charité.

"Pauvre" vicaire!

Un prélat qui n'a pas le choix heureux dans ses thèmes de discours, est évidemment M. Mounier, auxiliaire de l'archevêché de Cambrai.

Récemment, à Hazebrouck, présidant les obsèques d'un de ses meilleurs amis, l'abbé Pruvost, il prononça une oraison funèbre qui remua profondément les âmes sensibles de l'endroit. Avec des périodes à la Bossuet, il entretint son auditoire des brillantes qualités du défunt, vantant son désintéressement, sa charité, son inépuisable bonté.

"Entré pauvre dans le sacerdoce, s'écria-t-il, "il en est sorti plus pauvre encore, après avoir "partagé, pendant toute son existence, ses maigres ressources avec les malheureux."

Ce cliché habituel ne nous aurait pas surpris le clergé ayant coutume de nous présenter ses membres comme des êtres d'élite, ayant renoncé à toutes les joies de ce monde, pour accepter un rôle d'humilité devant le Seigneur. Mais où la chose tourne au comique, malgré tout le respect que l'on doit aux morts, ce fut la stupeur qui saisit chacun, y compris les pieuses ouailles lorsqu'on connut la teneur du testament.

Par ce document, le défunt légua à son panégyste la somme rondelette de 450,000 francs. De plus, six frères ou neveux du mort héritaient chacun de 150,000 fr.

Au total : un million trois cent cinquante mille francs.

A ce prêtre entré pauvre dans les ordres, la destinée ne s'était point montrée trop marâtre et la charité, si elle n'épuisa point sa bonté, n'amoindrit pas trop du moins son patrimoine.

"Un million trois cent cinquante mille francs ! "Zuze, un peu, mon bon, dirait un Marseillais "s'il n'avait point fait l'aumône !"

Un de plus!

On écrit de Périgueux à la *Lanterne* :

Vendredi soir, vers huit heures, au moment où de nombreux promeneurs circulaient sur nos boulevards, on vit s'avancer, au pas, une voiture découverte dans laquelle se trouvait un prêtre assis entre deux gendarmes.

Une foule considérable escorta la voiture jusqu'à la prison où le prêtre fut écroué. On apprit bientôt que c'était l'abbé Farges, ancien professeur de morale au grand séminaire, depuis huit ans curé de Manzac, canton de Saint-Astier. Il était arrêté sous l'inculpation d'attentats sur de nombreux enfants, garçons et fillettes.

L'accusé ne cesse de pleurer dans sa prison. Il est gros et gras et a un tic qui lui fait tourner la bouche et lever béatement les yeux au ciel quand il parle.

IL FAUT QU'IL AIT DU MERITE

Il faut qu'il ait du mérite, car le BAUME RHUMAL est chaque jour de plus en plus demandé. Les médecins le recommandent à ceux qui toussent. Il guérit rapidement et sûrement, bronchites, catharrhes, etc.

"Mensonge et violence"

La *Vérité*, de Paris, continue... à ne pas mériter son titre, ce qui ne surprendra personne.

Revenant sur les émeutes cléricales de Versailles, le pieux confrère, soufflé par les messieurs prêtres du séminaire, écrit qu'elles ont été organisées par la police. Pour un peu, la *Vérité* ajouterait que les agents se sont assommés eux-mêmes.

Les magistrats ont pourtant établi les responsabilités, mais l'organe cléricale ne s'embarrasse pas pour si peu et, tranquillement, il écrit que les tribunaux de la ville ont rendu "des jugements de complaisance."

Puis, inconsciemment sans doute, il ajoute :

“ Le mensonge a marché de pair avec la violence en cette affaire.”

Cette fois, c'est vrai, et la démonstration en a été faite par la *Vérité* elle-même et les perturbateurs versaillais.

LA VILLA DES SUICIDES

C'était dans une auberge de village, une de ces auberges où l'enseigne vous annonce joyeusement qu' " on y loge à pied et à cheval.”

Dans la grande salle, carrelée de rouge, et où le comptoir était le seul meuble à peu près respectable — les tables boitaient et les bancs n'offraient qu'un équilibre très instable — je venais de terminer un déjeuner d'une parfaite " campagnardise " ; une omelette au lard, arrosée d'un quart de litre de faro aigre. Je me demandais à quoi j'allais passer mon temps en attendant le train, dans ce trou de campagne où le hasard d'une visite m'avait conduit, lorsque la porte de l'auberge, donnant sur la route ensoleillée, s'ouvrit et laissa passer un étrange petit vieux, à mine pensive.

J'ai dit " un étrange petit vieux, " mais il est bon de préciser ; l'étrangeté de l'arrivant n'existait guère que dans son regard, un regard d'une mobilité extraordinaire, se dirigeant vers cent objets différents par minute et ne se fixant pas. Les yeux sous les paupières frippées avaient l'air de petites billes de verre mécanisées, tournant dans des orbites bien huilées avec une rapidité quasi...électrique.

Le reste de la mise du nouveau venu rentrait dans l'absolument commun des tournures masculines ordinaires, une redingote noire boutonnée, un pantalon de même teinte " tombant " sur des bottines irrépochables.

La tête, à part le regard fuyant si étrangement, était sympathique ; tête de penseur ou de " piocheur ", dont les tempes s'étaient dénudées au feu de la pensée ou de la lampe de travail. De longs cheveux² blancs, mélangés encore de quelques fils gris, tombant sur le collet de sa redingote, lui donnaient un air de vague parenté avec les bustes de marbre d'hommes illustres ou

simplement inconnus, éparpillés dans les corridors des monuments publics.

Dès son entrée le petit vieux jeta sur moi un de ces rapides coup d'œil dont il paraissait avoir le monopole, puis il tapa du bout de sa canne sur le carrelage, d'un petit air d'autorité, qui ne lui seyait pas trop mal, il s'assit ensuite à une table, sortit une pipe de sa poche intérieure et la bourra soigneusement,

Le baes, accouru à l'appel du consommateur, ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il prit une pose respectueuse :

—Bonjour, m'sieur le colonel, dit-il de sa voix lourde de paysan.

—Bonjour, mon brave, répondit l'autre d'une voix très douceuse.

La douceur de son accent fut telle que je ne pus m'empêcher d'éprouver un petit saisissement.

Si le hasard m'eût placé dans une sa'le voisine, d'où je n'eusse pu voir le possesseur de cette voix, j'eusse certainement cru à la présence dans l'auberge d'une jeune fille timide.

Le bonhomme fut servi sans avoir rien demandé ; il venait quotidiennement dans l'établissement sans doute et avait ses habitudes.

Trois minutes ne s'écoulèrent pas sans qu'il m'adressât la parole de sa voix douce, accompagnant sa phrase d'un rapide coup d'œil—d'un seul..

—Vous n'êtes pas du pays, Monsieur ?

—Non, répondis-je gracieusement, je suis de la capitale.

Il rit d'un petit air sec et pendant que ses prunelles se dirigeaient avec vivacité dans différentes directions :

—De la capitale ? Vraiment, de la capitale ?... Ah ! ah ! de la capitale ?..

Je regardai le baes qui me comprit, car sans que son client pût le voir il mit son index sur son front, puis secoua la tête.

—Vraiment, oui, dis-je, de la capitale. Cela vous étonne ?

Il se leca et d'un pas encore assez guilleret il vint vers moi, et me mettant la main sur l'épaule :

—M'étonner ? Non, monsieur, rien ne m'é-

tonne plus..Rien !...J'ai vu de toutes les philosophies, et quoique cela dérange l'esprit à beaucoup de malheureux, moi je n'ai retiré de mes lectures que ce qui devrait toujours être tiré des ouvrages philosophiques, c'est-à-dire de la philosophie..

Ses yeux roulaient plus vivement que jamais, mais il avait repris un air sérieux.

—Non, vous ne m'étonnez pas, reprit-il, au contraire... Je suis même heureux, car je vais vous demander de me faire l'honneur de m'accompagner.

Je fis un geste négatif.

Sa voix se fit aussitôt suppliante :

—C'est au nom de l'humanité, monsieur, que je vous demande cela. Venez chez moi...Vous y prendrez connaissance d'une institution nouvelle...

Et avec une pointe d'orgueil, il ajouta :

—Dont je suis l'inventeur et le propriétaire. J'espère que quand vous aurez vu et compris, vous ferez de la propagande pour mon œuvre, dans la capitale.

Visiter la maison d'un fou, quand ce fou n'est pas dangereux—et c'était le cas ici, puisque mon petit vieillard était laissé en liberté—a un certain attrait...J'acceptai donc et allai avec celui qui, déjà, m'appelait son ami et son collaborateur.

Nous sortîmes bientôt du village et arrivâmes à un sentier sur lequel donnait l'entrée d'un petit chalet isolé au milieu du feuillage et dont l'aspect, au milieu des feuilles et des fleurs qui l'entouraient, était des plus attrayant.

—Voilà mon habitation, me dit mon compagnon non sans un peu de satisfaction.

Durant tout le trajet il n'avait guère ouvert la bouche que pour lâcher des bouffées de sa pipe.

Nous pénétrâmes dans le jardinet, parfaitement soigné, qui précédait l'entrée de la villa, toute mystérieuse dans le feuillage et où l'ombre était exquise par ce mois d'août terriblement chaud.

Mon hôte sortit une clef de sa poche et ouvrit la porte qui de plain pied donnait dans un petit cabinet de travail, très sombre par suite des

arbres qui se trouvaient devant les fenêtres et qui interceptaient la lumière.

Très banal d'ailleurs, ce cabinet de travail, tout encombré de livres, les uns parfaitement rangés, les autres épars sur plusieurs tables recouvertes de tapis verts. En tout cas, pas du tout le cabinet de travail d'un fou !

Le "colonel" fit entendre son petit rire et sa voix douce prononça :

—C'est gentil, hein ? C'est mon bien..... c'est dans cette maison toute simple que j'ai établi mon œuvre humanitaire. Connaissez-vous le nom de cette villa ?

—Non, dis-je... comment voulez-vous ?...

—C'est juste, reprit-il... Eh bien, vous êtes cher monsieur, dans la *Villa des suicides*...

Décidément il était bien fou — et une fois de plus je me fis la réflexion en jetant un nouveau regard circulaire sur le cabinet que les apparences sont bien trompeuses.

Mon hôte, pendant le court laps de temps donné à cette réflexion, avait été chercher deux verres et une bouteille qu'il me dit contenir du porto ; il en versa deux doigts dans chaque verre puis s'installa dans son fauteuil de cuir puis il me jeta le troisième coup d'œil que j'avais eu l'honneur d'obtenir de lui depuis notre rencontre.

Il me dit alors :

—Vous n'avez jamais songé, sans doute, monsieur, à l'unique solution du grand problème si souvent posé, de la question sociale... Moi, monsieur, j'y ai songé...

Son regard s'attachait sur moi ; il s'y attachait, avec une telle fixité, pendant que ses prunelles devenaient plus sombres, que je sentis descendre sur moi un petit frisson d'appréhension.

—Moi, j'y ai songé, monsieur, reprit-il. J'y ai songé, à cette unique solution qui est la mort.

Mon hôte prononça ce dernier mot avec une sonorité lugubre qui me donna froid. Mais je n'eus pas le temps de penser beaucoup, car aussitôt après sa déclaration inattendue l'étrange vieillard était venue me prendre par le bras, disant.

—Venez.

Je me laissai conduire vers une porte qu'il

ouvrit toute grande. Alors j'avoue que je frissonnai pour tout de bon.

Qu'on imagine une salle de trois mètres carrés, bien éclairée par deux lucarnes ; aux murs blancs des têtes de morts peintes en noir, sur le sol, sans autre mobilier, deux cercueils habités par deux squelettes. Et, ajoutant à cette mise en scène lugubre, lui donnant un aspect terrifiant, de larges plaques de sang, d'un sang vermeil, tachant les murs en éclaboussements, comme après une lutte criminelle. Au milieu de tout cela s'élevait un instrument bizarre que je n'essayai pas de détailler..

Cette fois, je l'avoue, j'eus peur... et n'eût été le bras du fou qui me retenait fortement, j'aurais quitté les lieux. Mais le vieillard était tenace.

—Comprenez-vous ? demanda-t-il de sa voix douce.

De la tête, je fis signe que non et je sentis un peu de sueur me mouiller la racine des cheveux.

—C'est pourtant simple, reprit le funèbre personnage. Cet instrument, là, au milieu, à quoi croyez-vous qu'il puisse servir ? Vous ne voyez pas ? Tenez.. tenez..

En prononçant ces mots, il me détailla l'objet et je reconnus, non sans stupeur, que l'instrument en question n'était autre qu'un trépied s'élevant à quelques centimètres du sol, supportant une tige de fer, laquelle supportait à son tour, à hauteur d'homme, une rangée de revolvers, en demi cercle, les bouches vers l'intérieur, et pouvant former autour du front une demi couronne.

—Comprenez-vous ? C'est ici la Villa des Suicides, n'est-ce pas ? Spencer l'a dit : " L'homme inutile n'a qu'à se supprimer." Moi, qui aime l'humanité, j'ai dû pourtant donner raison à Spencer. Mais la cruauté de la nécessité m'a ému ; alors j'ai fondé mon œuvre.. Il fallait que les hommes malheureux, inutiles, pussent mourir sans souffrances, sans l'horreur de la noyade —le seul moyen de sortir de la vie pour le pauvre Ici ils peuvent trouver la mort rapides foudroyante. Tenez (et le vieillard plaçait sa tête dans le collier de revolvers) une simple secousse à cette chaînette reliée à toutes les gachettes et la mort est crachée. Peut-on trouver une mort plus rapide, moins dénuée de souffrance ?

Le malheureux s'était exalté en parlant ; il

suait à grosses gouttes, ses longs cheveux formaient de petites tresses humides sur son vaste front :

—Et ce n'est pas tout, continua-t-il, avant qu'ils meurent, je donne aux malheureux le bien-être le plus absolu durant une heure. Ils sont servis comme ils le désirent et ceux qui sont venus ici ne se sont pas plaints.

Il souriait et désignant une large tache de sang frais sur le plancher :

—Voilà le sang du dernier.

—Vous en avez donc eu ? demandai-je, irraisonnablement et épouvanté.

—Comment donc ! répondit-il avec orgueil.

Je m'en allai vivement vers la porte et bientôt je fus dehors, dans le jardinet, criant :

—Au revoir, je ferai de la propagande. Ne vous dérangez pas !

—Je compte sur vous, me cria une dernière fois la voix douce du petit vieillard.

Puis il m'informa encore, toujours criant :

—Entendez-vous les oiseaux qui piaillent dans mes arbres ? Ce sont les âmes de *mes* suicidés qui viennent me remercier.

J'étais assez agité en regagnant le village et à ma honte, je dois ajouter que mon esprit était hanté de pensées peu dignes de la raison.

En repassant devant l'auberge, je rentrai pour me désaltérer et, en même temps, demander si l'on se doutait de ce qui se passait à la Villa des Suicides.

Dès que j'eus ouvert la porte, le baes, entouré de quelques rouliers, me cria, en riant :

—Eh bien, il vous a montré sa "suicidrilie," le colonel ? ... Pas ragoûtant, hein ?....

—Mais enfin qu'est-ce ?....

—Un fou, pardi !....

—Je sais bien... mais le sang ?

—Ah ! oui, le sang ! Du sang de bœuf que je lui ai porté moi-même, répondit le bonhomme en riant de tout son cœur du reste de pâleur qui me restait au front.

—Je fus tranquilisé tout fait.

Et la seule impression qui me resta de ma visite à la Villa des Suicides, fut un peu de colère contre cette grendine de philosophie !

CAMILLE ROUSSEL.

C'EST BIEN RECOMMANDE

Dans les affections persistantes comme dans le traitement des bronchites chroniques, le BAUME RHUMAL est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existant. Vous le trouverez en vente dans toutes les pharmacies du Canada.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

XIII

Elle revint au moribond, elle le touchait maintenant.

— Mon Dario, me voilà, me voilà !

Et ce fut inouï. Dans une exaltation grandissante, dans une flambée d'amour qui la soulevait, elle commença sans hâte à se dévêtir. D'abord, le corsage tomba, et les bras blancs, les épaules blanches resplendirent ; puis, les jupes glissèrent, et déchaussés, les pieds blancs, les chevilles blanches, fleurirent sur le tapis ; puis, les derniers linges, un à un, s'en allèrent, et le ventre blanc, la gorge blanche, les cuisses blanches, s'épanouirent en une haute floraison blanche. Jusqu'au dernier voile, elle avait tout retiré avec une audace ingénue, une tranquillité souveraine, comme si elle se trouvait seule. Elle était debout, telle qu'un grand lis, dans sa nudité candide, dans sa royauté dédaigneuse, ignorante des regards. Elle éclairait, elle parfumait la morne chambre de la beauté de son corps, un prodige de beauté, la perfection vivante des plus beaux marbres, le col d'une reine, la poitrine d'une déesse guerrière, la ligne fière et souple de l'épaule au talon, les rondeurs sacrées des membres et des flancs. Et elle était si blanche, que ni les statues de marbre, ni les colombes, ni la neige elle-même, n'étaient plus blanches.

— Mon Dario, me voilà, me voilà !

Comme renversés à terre par une apparition, le glorieux flamboiement d'une vision sainte, Pierre et Victorine la regardaient de leurs yeux aveuglés, éblouis. Celle-ci n'avait pas même fait un mouvement pour l'arrêter dans son action extraordinaire, envahie de cette sorte de respect terrifié qu'on éprouve devant les folies de la passion et de la foi. Et, lui, paralysé, sentait passer quelque chose de si grand, qu'il n'était plus capable que d'un frisson d'admiration éperdue. Rien d'impur ne lui venait de cette nudité de neige et de lis, de cette vierge de candeur et de noblesse, dont le corps semblait rayonner d'une lumière propre, de l'éclat même du puissant amour dont il brûlait. Elle ne le choquait pas plus qu'une œuvre de vérité, transfigurée par le génie.

— Mon Dario, me voilà, me voilà !

Et Benedetta, s'étant couchée, prit dans ses bras Dario agonisant, dont les bras n'eurent que la force de se refermer sur elle. Enfin, elle avait voulu cela, dans sa tranquillité apparente, dans la blancheur liliale de son obstination, sous laquelle grondait une rouge fureur d'incendie. Toujours, cette violence l'avait dévorée, même aux heures de calme. Maintenant que le destin abominable lui volait son amant, elle refusait de se résigner à cette duperie de le perdre sans s'être donnée, puisqu'elle avait eu la sottise de ne pas se donner, lorsqu'ils étaient tous les deux souriants de tendresse, rayonnants de force. Et, dans sa folie, éclatait la révolte de la nature, le cri inconscient de la femme qui ne voulait pas mourir inféconde, comme la graine emportée par un vent de désastre, et dont ne germera plus aucune autre vie.

— Mon Dario, me voilà, me voilà !

Elle l'étreignait de tous ses membres nus, de toute son âme nue. Et Pierre, à ce moment, aperçut contre le mur, au chevet du lit, les armes des Boccanera, un ancien panneau de broderie d'or et de soies de couleur, sur velours violet. Oui, c'était bien le dragon ailé soufflant des flammes ; c'était bien la devise tarouche et ardente, *Boccâ nera, Alma rosa*, bouche noire, âme rouge, la bouche enténébrée d'un rugissement, l'âme flamboyant comme un brasier de foi et d'amour. Toute cette vieille race de passion et de violence, aux légendes tragiques, venait de renaître, pour pousser cette fille dernière, si adorable, à ces effrayantes et prodigieuses fiançailles dans la mort. Et la vue des armes brodées évoqua en lui un autre souvenir, celui du portrait de Cassia Boccanera, l'amoureuse et la justicière, qui s'était jetée au Tibre avec son frère, Ercole, et le cadavre de son amant, Flavio Corradini. N'était-ce pas la même étreinte désespérée qui tâchait de vaincre la mort, la même sauvagerie se jetant à l'abîme avec le corps du bien-aimé, l'élu et l'unique ? Toutes deux se ressemblaient ainsi que des sœurs, celle qui revivait en haut, sur l'ancienne toile, celle qui se mourait là de la mort de son amant, comme si cette dernière n'était que la revenante de l'autre, avec leurs mêmes traits d'enfance délicate, la même bouche de désir et les mêmes grands yeux de rêve, dans la même petite face ronde, sage et têtue.

— Mon Dario, me voilà, me voilà !

Pendant une éternité, une seconde peut-être, ils s'étreignirent. Elle y apportait une frénésie du don d'elle-même, une frénésie sacrée allant au delà de la vie, jusque dans l'infini noir de

l'inconnu, qui commençait pour eux. Elle se mêlait à lui, entraînait dans lui, sans terreur ni répugnance du mal qui la rendait méconnaissable; et lui, qui venait d'expirer sous ce grand bonheur dont la félicité lui arrivait enfin, restait les bras serrés, noués convulsivement autour d'elle, comme s'il l'emportait. Aussi, fut-ce de la douleur de cette possession incomplète, en songeant à sa virginité inutile, qui ne pouvait plus être fécondée ? ou bien fut-ce au milieu de la joie suprême d'avoir consommé quand même le mariage, de toute la volonté de son être ? Elle eut au cœur, dans cette étreinte de l'impuissante morte, un tel flot de sang, que son cœur éclata. Elle était morte au cou de son amant mort, tous les deux étroitement serrés, à jamais, entre les bras l'un de l'autre.

Il y eut un gémissement, Victorine s'était approchée, avait compris ; tandis que Pierre, debout lui aussi, restait frémissant d'admiration et de larmes, soulevé par le sublime.

—Voyez, voyez, bégaya à voix très basse la servante, elle ne bouge plus, elle ne souffle plus. Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! elle est morte !

Et le prêtre murmura :

—Mon Dieu ! qu'ils sont beaux !

C'était vrai, jamais beauté si haute, si resplendissante, n'avait éclaté sur des visages morts. La face, tout à l'heure terrestre et vieillie de Dario, venait de prendre une pâleur, une noblesse de marbre, les traits allongés, simplifiés, comme dans un élan d'ineffable allégresse. Benedetta restait très grave, avec un pli d'ardente volonté aux lèvres, tandis que la figure entière exprimait une béatitude douloureuse et infinie, dans une infinie blancheur. Ils mêlaient leurs chevelures, et leurs yeux, restés grands ouverts, les uns au fond des autres, continuaient à se regarder sans fin, d'une éternelle douceur de caresse. Ils étaient le couple pour toujours enlacé, parti pour l'immortalité dans l'enchantement de leur union, et qui avait vaincu la mort, et de qui rayonnait cette beauté ravie de l'amour immortel et vainqueur.

Mais les sanglots de Victorine crevaient enfin, mêlés à de telles plaintes, qu'il s'ensuivit toute une confusion. Et Pierre, bouleversé à présent, ne s'expliqua pas trop comment la chambre se trouva tout d'un coup envahie par des gens, qu'une sorte de terreur désespérée agitait. Le cardinal avait dû accourir de sa chapelle, avec don Vigilio. Sans doute aussi, à cette minute, le docteur Giordano ramenait donna Serafina, prévenue de la mort prochaine de son neveu, car

elle était là maintenant, dans la stupeur de ces coups de foudre successifs qui frappaient la maison. Lui-même, le docteur avait cet étonnement troublé des plus vieux médecins dont l'expérience s'effare toujours devant les faits ; et il tentait une explication, il parlait en hésitant d'un anévrisme possible, peut-être d'une embolie.

Victorine, en servante que sa douleur faisait l'égale de ses maîtres, osa l'interrompre.

—Ah ! monsieur le docteur, ils s'aimaient trop tous les deux, est-ce que ça ne suffit pas pour mourir ensemble ?

Denna Serafina, après avoir baisé au front les chers enfants, voulut leur fermer les yeux. Mais elle ne put y parvenir, les paupières se rouvraient dès que le doigt les abandonnait, les yeux recommençaient à se sourire, à échanger fixement la caresse de leur regard d'éternité. Et, comme elle parlait, pour la décence, de séparer les deux corps, en essayant de dénouer leurs membres :

—Oh ! madame, oh ! madame ! se récria de nouveau Victorine. Vous leur casseriez plutôt les bras. Voyez donc, on dirait que les doigts sont entrés dans les épaules, jamais ils ne se quitteront.

Alors, le cardinal intervint. Dieu n'avait pas fait le miracle. Il était livide, sans une larme, dans un désespoir glacé qui le grandissait. Il eut un geste souverain d'absolution, de sanctification, comme si, en prince de l'Eglise, disposant des volontés du ciel, il acceptait ainsi les deux amants ainsi embrassés devant le tribunal suprême, largement dédaigneux des convenances, en face de ce cas de superbe amour, ému jusqu'aux entrailles par les souffrance de leur vie et par la beauté de leur mort.

—Laissez-les, laissez-les, ma sœur, ne les troublez pas dans leur sommeil.... Que leurs yeux restent ouverts, puisqu'ils veulent les avoir jusqu'à la fin des temps pour se regarder, sans jamais en être las ! Et qu'ils dorment donc aux bras l'un de l'autre, puisqu'ils n'ont pas péché durant leur existence, et qu'ils ne se sont ainsi noués d'une étreinte que pour se coucher dans la terre !

Il ajouta, redevenant le prince romain, au sang d'orgueil, chaud encore des anciennes aventures de batailles et de passions :

—Deux Boccaceras peuvent dormir ainsi, Rome entière les admirera et les pleurera.... Laissez-les, laissez-les l'un à l'autre, ma sœur. Dieu les connaît et les attend.

Tous les assistants s'étaient agenouillés, le cardinal récita lui-même les prières des morts. La

nuit venait, une ombre croissante envahissait la chambre, où bientôt deux flammes de cierge brillèrent comme deux étoiles.

Puis, sans savoir comment, Pierre se retrouva dans le petit jardin abandonné du palais, au bord du Tibre. Il devait y être descendu, étouffant de fatigue et de chagrin, ayant besoin d'air. Les ténèbres noyaient le coin charmant, l'antique sarcophage où le mince filet d'eau tombant du masque tragique chantait sa grêle chanson de flûte; et le laurier qui l'ombrageait, les buis amers, les orangers des plates bandes n'étaient plus que des masses indistinctes, sous le ciel d'un bleu noir. Ah! comme il était doux et gai ce délicieux jardin mélancolique! et comme les rires de Benedetta y avaient laissé un écho désolé, toute cette belle sonnante du bonheur prochain, qui maintenant gisait là-haut, dans le néant des choses et des êtres! Il eut le cœur serré si douloureusement, qu'il éclata en gros sanglots, assis à la place même où elle s'était assise, sur le fragment de colonne renversée, dans l'air qu'elle avait respiré et qui paraissait garder son odeur pure de femme adorable.

Tout d'un coup, une horloge au loin sonna six heures. Et Pierre eut un brusque sursaut, en se souvenant que c'était le soir même que le pape devait le recevoir, à neuf heures. Encore trois heures. Il n'y avait pas songé pendant l'effrayante catastrophe, il lui semblait que des mois et des mois s'étaient écoulés, cela revenait en lui comme un très ancien rendez-vous, auquel, après des années d'absence, on arrive vieilli, le cœur et le cerveau changés par des événements sans nombre. Et, péniblement, il reprenait pied. Dans trois heures, il irait au Vatican, il verrait enfin le pape.

XIV

Le soir, comme Pierre débouchait du Borgo devant le Vatican, l'horloge, dans le profond silence du quartier enténébré et somnillant déjà, laissa tomber un grand coup sonore, la demie de huit heures. Il était en avance, il résolut d'attendre vingt minutes, de façon à n'être en haut, à la porte des appartements, qu'à neuf heures, l'heure exacte de l'audience.

Et ce répit lui fut un soulagement, dans l'émotion et dans la tristesse infinies qui lui étreignaient le cœur. Il arrivait les membres brisés, affreusement las de l'après-midi tragique qu'il venait de passer au fond de cette chambre de mort, où Dario et Benedetta dormaient maintenant leur éternel sommeil, aux bras l'un de l'au-

tre. Il n'avait pu manger, il était hanté par l'image farouche et douloureuse des deux amants, si plein d'eux, que des soupirs involontaires s'échappaient de sa gorge, tandis que des pleurs sans cesse remontaient à ses yeux. Ah! qu'il aurait voulu pouvoir se cacher, pleurer à son aise, satisfaire ce besoin immense de larmes dont il étouffait! Et c'était un attendrissement qui gagnait toutes ses pensées, la mort pitoyable des deux amants s'ajoutait pour lui à la plainte qui sortait de son livre, le bouleversait d'une pitié plus grande, d'une véritable angoisse de charité pour tous les misérables et pour tous les souffrants de ce monde, si éperdu à cette évocation de tant de plaies physiques et morales, de ce Paris, de cette Rome où il avait vu tant d'injustes et monstrueuses souffrances, qu'il avait peur, à chaque pas, d'éclater en sanglots, les bras tendus vers le ciel noir.

Alors, lentement, pour se calmer un peu, il se promena sur la place Saint Pierre. À cette heure de nuit, c'était une immensité de ténèbres et de solitude. Quand il était arrivé, il avait cru se perdre dans une mer d'ombre. Mais, peu à peu, ses yeux s'accoutumaient, le vaste espace n'était éclairé que par les quatre candélabres à sept becs, aux quatre coins de l'Obélisque, et que par les rares becs, à droite et à gauche, le long des bâtiments qui montent à la basilique. Sous le double portique de la colonnade, d'autres lanternes brûlaient d'une lueur jaune, parmi la colossale forêt des quatre rangées de piliers, dont elles découpaient bizarrement les fûts. Et, sur la place, il n'y avait de visible que l'Obélisque pâle, se dressant d'un air d'apparition. La façade de Saint Pierre s'évoquait elle aussi, à peine distincte, comme en un rêve, et close, et morte, dans une extraordinaire grandeur de sommeil, d'immobilité et de silence. Il ne voyait pas le dôme, à peine une rondeur bleuâtre, géante, devinée sur le ciel. Sans les voir, il avait d'abord entendu le ruissellement des fontaines, quelque part, au fond de cette obscurité vague; puis, il finit par distinguer le fantôme mince et mouvant des jets continus qui retombaient en pluie. Et, au-dessus de l'immense place, le ciel immense s'étendait, sans lune, de velours bleu sombre, où les étoiles semblaient avoir une grosseur et un éclat d'escarboucles, le Chariot renversé sur la toiture du Vatican, avec ses roues d'or, son brancard d'or, Orion splendide, chamarré des trois astres d'or de son baudrier, là-bas sur Rome, du côté de la rue Giulia.

Pierre leva les yeux sur le Vatican. Mais il n'y avait là qu'un entassement de façades con-

luses, où ne luisaient que deux petites lueurs de lampe, à l'étage des appartements du pape. Seule, dans la cour Saint-Damase, éclairée intérieurement, la façade du fond et celle de gauche braisillaient, blanchies par les reflets de leurs grands vitrages de serre. Et toujours pas un bruit, pas un mouvement, pas même un déplacement de l'ombre. Deux personnes traversèrent l'immensité de la place, il en vint une troisième qui disparut à son tour ; puis, il ne resta qu'une cadence de pas rythmés, très lointaine. C'était le désert absolu, ni promeneurs, ni passants, pas même l'ombre d'un rôdeur sous la colonnade, entre la forêt de piliers, aussi vide que les sauvages forêts centenaires des premiers âges. Et quel désert solennel, quel silence de hautaine désolation ! Jamais il n'avait éprouvé une sensation de sommeil plus vaste ni plus noir d'une souveraine noblesse de mort.

A neuf heures moins dix, Pierre se décida, se dirigea vers la porte de bronze. Un seul battant en était ouvert encore, au bout du portique de droite, dans un épaissement des ténèbres, qui la noyait de nuit. Il se souvenait des instructions précises que monsignor Neni lui avait données : demander à chaque porte monsieur Squadra, ne pas ajouter une parole ; et chaque porte s'ouvrait, il n'aurait qu'à se laisser conduire. Personne au monde ne le savait là, puisque Benedetta n'était plus. Quand il eut franchi la porte de bronze et qu'il se trouva devant le garde suisse immobile, qui gardait le seuil, d'un air ensommeillé, il dit simplement le mot convenu :

—Monsieur Squadra.

Et, le garde suisse n'ayant pas bougé, ne lui barrant pas le chemin, il passa, il tourna tout de suite à droite, dans le grand vestibule de la scala Pia, l'escalier de pierre à l'énorme cage carrée, qui monte à la cour Saint-Damase. Et pas une âme, rien que l'écho étouffé des pas, rien que la lueur dormante des becs de gaz dont les globes dépolis blanchissaient mollement la clarté.

En haut, en traversant la cour, il se souvint de l'avoir déjà vue, des loges de Raphaël, avec son portique, sa fontaine, son pavé blanc, sous le soleil. Mais il n'y apercevait même plus les cinq ou six voiturea qui attendaient, les chevaux figés les cochers raidis sur leurs sièges. C'était une solitude, un vaste carré nu et pâle, d'un sommeil sépulcral, sous la lumière morne des lanternes, dont les réverbérations blanchissaient les hauts vitrages des trois façades. Et, un peu inquiet, gagné par le frisson du vide et du silence, il se hâta, il se dirigea, à droite, vers le perron,

abrit d'une marquise, dont les quelques degrés mènent à l'escalier des appartements.

Là, debout, se tenait un gendarme superbe, en grand uniforme.

—Monsieur Squadra.

D'un simple geste, sans une parole, le gendarme montra l'escalier.

Pierre monta C'était un escalier très large, à la rampe de marbre blanc, aux marches basses, aux murs enduits d'un suc jaunâtre. Dans les globes de verres dépoli, les becs de gaz semblaient avoir été baissés déjà, par une économie sage. Et, sous cette clarté de veilleuse, rien n'était d'une solennité plus triste que cette majestueuse nudité, si blême et si froide. A chaque palier, un garde suisse veillait encore, avec sa hallebarde ; et, dans le lourd sommeil qui prenait le palais, on n'entendait plus que les pas réguliers de ces hommes, allant et venant toujours, sans doute pour ne pas succomber à l'engourdissement des choses.

Au travers de cette ombre envahissante, parmi le grand silence frissonnant, la montée paraissait interminable. Chaque étage étage se coupait en tronçons, encore un, encore un, encore un. Quand il arriva enfin au palier du deuxième étage, il s'imaginait qu'il montait depuis cent ans. Devant la porte vitrée de la salle Clémentine, dont le battant de droite était seul ouvert, un dernier garde suisse veillait.

—Monsieur Squadra

Le garde s'effaça, laissa entrer le jeune prêtre

Cette salle Clémentine, immense, semblait sans bornes à cette heure, dans la clarté crépusculaire des lampes. La décoration si riche, les sculptures, les peintures, les dorures, se noyait n'était plus qu'une vague apparition fauve, des murs de grève où dormaient des reflets de bijoux et de pierreries. Et, d'ailleurs, pas un meuble, le dallage sans fin, une solitude élargie, se perdant au fond des demi-ténèbres.

Enfin, à l'autre bout, près d'une porte, Pierre crut apercevoir des formes, le long d'un banc. C'étaient trois gardes suisses assis là, ensommeillés.

—Monsieur Squadra.

A suivre

ON PEUT EVITER CELA

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de BAUME RHUMAL au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr et sans rival, 25c partout.

'A RT MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
Chronique ; Causerie ; De l'origine des mattres de la Symphonie (SUITE) ; La sucession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlements sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A • l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Oberleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

A ONNEMENTS :

VILLE.....	\$1 15
CAMPAGNE....	1 00
Un an EN DEHORS DU CANADA ET DES ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéroc.....	15

Adresser les abonnements :
Boîte postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

**Presses,
Caracté
Casses,
Etc.**

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à
A. FILIATREULT,
157 rue Sanguinet,
oite de Poste, 2184.

' LE SUN

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.
Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président
Hon. A. W OGILVIE, Vice-Président.
T. B. MACAULAY, Secrétaire.
IRA B. THAYER, Sur't. des Agences
G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le " SUN " du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le " SUN " du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitiaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 90
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 0

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limitée — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans un superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	CAPITAL.....	\$15,000,000
	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
	FONDS INVESTIS en CANADA	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : **78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL**

GUSTAVE FAUTEUX

léphone 11, No. 318 Agent pour Montréal et les environ

1897

1897

EXPOSITION

De MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT.

\$17,000 DE PRIX

A attribuer aux différents animaux de la ferme, aux instruments de labour.

Splendide Exposition de Fleurs, de Fruits, de Légumes.

Motocycles ou Voitures Automobiles

CONCERTS JOUR ET NUIT.

Ascensions en ballon par MM. Leo Stevens et Charles Lestrange, aéronautes distingués.

Les plus jolies choses et les plus grandes attractions qu'il y ait eues jusqu'ici au Canada.

FETES DE NUIT.

La plus merveilleuse exhibition d'Electricité qui ait jamais été faite au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épreuves des plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont au nombre de 84 et occupent un espace d'environ de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montreal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 5c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.

No. 2173
PROVINCE DE QUÉBEC }
District de Montréal

Cour Supérieure

Marie Philomène Tremblay, épouse commune en biens de Désiré Brodeur, ci-devant commerçant et maintenant bourgeois de la cité et du district de Montréal dûment autorisée à ester en justice,

Demanderesse.

Le dit Désiré Brodeur, vs

Défendeur.

Une action en séparation de biens a été intentée ce jour en la présente cause.

Montréal, 15 juillet 1897.
BEAUSOLEIL, CHOQUET & GERARD
Avocats de la demanderesse